

Mot dit au Festival des soupes 2017

Chère représentante de notre ville de Fribourg, chère Natacha et cher représentant du canton du même nom, cher Jean-François,

Chers bénévoles de bonne volonté, j'ose le pléonasma, sans lesquels rien de ce qui se fait ici et maintenant ne serait possible,

Quel bonheur pour moi-même, balayeur titulaire et expérimenté de cette place Georges Python et plus précisément de son kiosque à musique, que de voir chaque année à même époque, et pour la treizième fois, s'y installer ce désormais incontournable rendez-vous convivial. Un bonheur tout d'abord un peu égoïste je l'avoue, je dirais même « mégoïste », car durant deux ou trois semaines, et bien je n'aurai ici même plus de mégots écrasés à récolter, plus de bouteilles d'alcool brisées et éparpillées à balayer, de Mc-Do, de Kebab, de Pasta, de Pizza, de bami, de sushi à ramasser, ce que je fais normalement pendant une bonne dizaine de mois de l'année vacances comprises, en ce lieu bien fréquenté, car abrité non du vent, mais au moins de la pluie. Vous m'accordez donc, par ce festival, presque des vacances de ce côté-ci de mon secteur de travail. Et, cerise sur le gâteau, j'ai même quand je le veux, un gobelet de vin chaud offert par notre cher et indispensable Piccolo qui nous fait le plaisir en cette occasion de quitter son quartier de la Neuveville et de prendre le funiculaire, que dis-je, peut-être même les escaliers, pour y rejoindre cette place de la ville du haut.

Oui, comme je le dis, un bonheur égoïste mais potentiellement partagé par bien des passants qui vaquent tout au long de l'année à leurs activités successives suivant les heures de la journée, passants qui se croisent sans se rencontrer, une réelle mixité sociale de rue pourtant, mais qui n'a pas le temps de prendre du temps.

Certes, la rue n'est pas une chapelle, ni un local de parti, ou une salle d'amicale et encore moins une salle d'attente en ce 12^{ème} mois de l'année. La rue ne possède pas de drapeau identitaire ou de wagon de première. Elle est à tous, universelle. Si elle a une religion, c'est la religion des visages. Elle ne marque pas de frontière, pas d'apartheid. Elle a ses moments froids d'apathie ou d'indifférence, sa part tiède des contacts furtifs qu'on remet et promet pour un éventuel autre rendez-vous aussi long qu'improbable. Elle a aussi ces instants chauds et durables, dont justement ce festival des soupes qui possède l'énorme mérite de dire : stop, ne faites pas que passer et même courir dans le

froid du soir et la longue nuit de décembre, arrêtez-vous quelques instants, asseyez-vous, allez à la rencontre de la même nature humaine qui est à côté de vous pendant que la soupe brûlante se refroidit lentement.

Oui, par ces soirées que le dialogue allonge et enrichit, on se fait du bien les uns aux autres et dans les deux sens, pas seulement à sens unique, depuis le SDF « sans domicile fribourgeois » et les gens isolés, au responsable important, au notable bien noté. On y reçoit et on y donne par sa simple présence et toute l'humanité qui y est incluse. La gentillesse, la relation, ça s'apprend plus par la rencontre que par des explications.

Entre l'inspiration de l'idée « louche » d'il y a déjà 13 ans -la marmite vieillit, le potage n'en sera que meilleur- et l'aspiration aux lèvres de la cuiller à soupe pendant une petite vingtaine de jours, il y a deux mots ici présents qu'on ne redira jamais assez et qui ne seront pas usés, galvaudés, sonnante creux, si on les relie à l'homme tout entier plutôt qu'à une idée ou un idéal lointain, ces deux mots sont amitié et solidarité.

Des activités principales donnent parfois le ton et leur nom aux lieux qu'ils occupent. Ce festival, chapeauté par la Tuile et la coupole en béton de ce kiosque à musique qui a 85 ans d'âge cette année, ce festival n'a pas encore fait rebaptiser populairement cet endroit comme le « kiosque à soupe », mais qui sait, un jour ?

Michel Simonet